

<http://collectiflieuxcommuns.fr/?129-l-inversion-brutale-de-notre-essor>



L'inversion brutale de notre essor

- Documents extérieurs - Crises économique, sociale, politique -



Date de mise en ligne : mercredi 29 mai 2019

Copyright © Lieux Communs - Tous droits réservés

Passage du livre de J. Diamond « Le troisième chimpanzé », pp. 317-360.

Notre espèce est désormais au pinacle de ses effectifs démo-graphiques, de l'étendue de son aire de distribution géographique et de ses capacités d'action sur le monde. En outre, elle capte, aujourd'hui, la plus grande part du flux global d'énergie et de matière produit sur la planète. Tout cela marque un essor sans précédent. Or, tous ces acquis, nous sommes en train de les remettre en question bien plus rapidement que nous ne les avons obtenus. Nos capacités d'action sur le monde menacent notre existence même. Il se pourrait que nous nous exterminions nous-mêmes d'un seul coup, à moins que nous ne périssions lentement, en raison du réchauffement planétaire, de la pollution, de la destruction des milieux habitables, de l'augmentation du nombre d'habitants parallèlement à la diminution des ressources alimentaires et de la disparition des autres espèces qui sont à l'origine de ces dernières. Tous ces problèmes sont-ils réellement les nouveaux fruits de la révolution industrielle, comme on le suppose généralement ?

Une idée très répandue veut que les espèces dans l'état de nature vivent en équilibre les unes avec les autres et avec leur environnement. Les prédateurs n'exterminent pas leurs proies, ni les herbivores ne surpâtent leurs prairies. À ce compte, les êtres humains seraient les seuls qui ne suivraient pas cette loi. Si tel était le cas, nous ne saurions tirer aucune leçon de l'observation de la nature.

De fait, dans les conditions naturelles et sauf en de rares occasions, l'extinction des espèces n'est pas aussi rapide que celle à laquelle nous procédons à notre époque. Au nombre des circonstances rares, il y a, évidemment, l'épisode de mort en masse de très nombreuses espèces, à commencer par celle des dinosaures, advenue voilà quelque soixante-cinq millions d'années, suite très probablement à la collision de la Terre avec un astéroïde [\[1\]](#) Puisque la multiplication des espèces est un processus très lent, leur extinction doit, dans les conditions normales, être très lente, sans quoi il n'existerait plus d'espèces depuis longtemps. En d'autres termes, les espèces vulnérables sont, toujours dans les conditions normales, rapidement éliminées, et les espèces que l'on voit persister dans la nature relèvent des espèces robustes.

En dépit de la généralité de cette conclusion, les exemples d'espèces qui en ont exterminé d'autres abondent, en sorte que nous pouvons tirer de pertinents enseignements. Ainsi, presque tous ces cas d'extinction ont résulté de la combinaison de deux circonstances. D'abord, les espèces exterminatrices venaient d'arriver dans des milieux où elles ne se rencontraient pas auparavant. Elles ont donc trouvé devant elles des proies qui ne les connaissaient pas. Le temps que l'équilibre écologique s'établisse, certaines de ces nouvelles proies ont été exterminées. Ensuite, les espèces responsables de ces exterminations appartenaient à la catégorie des prédateurs à large spectre : il s'agissait, autrement dit, d'animaux qui ne sont pas spécialisés dans la capture d'une seule et unique proie, mais peuvent faire leur miel de nombreuses proies différentes. Bien que les prédateurs de ce type puissent exterminer à un moment donné une espèce de proie particulière, ils parviennent à survivre en se rabattant sur d'autres espèces.

Des exterminations de ce genre se sont souvent produites lorsque l'homme a, intentionnellement ou accidentellement, transféré une espèce caractéristique d'une région donnée du globe dans une autre région. Au nombre des animaux qui en ont exterminé d'autres, on trouve le rat, la chèvre, le porc, les fourmis, et même les serpents. Ainsi, durant la Seconde Guerre mondiale, un serpent arboricole originaire de la région australienne a accidentellement été transporté sur des bateaux ou dans des avions et atteint par ce biais l'île de Guam, dans le Pacifique, qui jusque-là était dépourvue de serpents. Ce prédateur a exterminé, ou presque, la plupart des espèces d'oiseaux vivant dans les forêts de l'île de Guam, pour la simple raison que ces espèces n'avaient jamais eu jusqu'à aujourd'hui l'occasion de développer des comportements de défense contre les serpents. Ayant éliminé pratiquement tous les oiseaux pouvant lui servir de proie, ce reptile ne s'est pas pour autant mis en danger, car il est capable de se

nourrir de rats, souris, musaraignes et lézards. Comme autre exemple, on peut citer le chat et le renard qui ont été introduits par l'homme en Australie et se sont répandus en se nourrissant de petits rats et de marsupiaux indigènes à l'Australie, sans mettre en danger leur base alimentaire, dans la mesure où il leur reste en abondance des lapins et d'autres espèces comme sources possibles de nourriture.

L'espèce humaine est le parangon du prédateur à large spectre. Nous mangeons toutes sortes de choses, depuis les escargots et les algues jusqu'aux baleines, aux champignons et aux fraises. Nous pouvons surexploiter certaines espèces au point de provoquer leur extinction, puis tout simplement passer à une autre ressource alimentaire. C'est pourquoi des vagues d'extinction ont toujours suivi la pénétration de l'homme dans chaque région qu'il n'occupait pas jusque-là. Le dodo, dont le nom est devenu synonyme d'extinction, vivait autrefois sur l'île Maurice, dont les populations naturelles ont été gravement touchées à la suite de la découverte de l'île en 1507 : la moitié des espèces d'oiseaux vivant sur la terre ferme ou sur les eaux douces s'y sont éteintes. Le dodo, en particulier, était un gros oiseau incapable de voler que les marins affamés pouvaient facilement capturer. De nombreuses espèces d'oiseaux des îles Hawaï sont, de même, mortes en masse, après que ces îles eurent été découvertes par les navigateurs polynésiens il y a quinze cents ans ; ce fut également le cas des espèces de grands mammifères d'Amérique, après que les ancêtres des Amérindiens eurent pénétré sur ce continent il y a onze mille ans. Par ailleurs, dans des régions occupées par l'homme depuis longtemps, des vagues d'extinction ont accompagné certains grands progrès effectués dans la technologie de la chasse. Par exemple, les populations sauvages de l'oryx d'Arabie, une magnifique antilope du Proche-Orient, ont survécu à un million d'années de chasse par les hominidés, mais ont succombé définitivement à la suite de l'apparition des fusils à grande portée en 1972.

On peut trouver de nombreux précédents animaux à notre propension à exterminer les espèces dont nous nous nourrissons, tout en continuant à subsister grâce au changement de proies. Mais y a-t-il des antécédents à un cas de figure différent : une population animale qui détruit totalement sa base de subsistance, se condamnant ainsi elle-même à l'extinction ? Un événement de ce genre n'est pas fréquent, car les effectifs des populations animales sont régulés par de nombreux facteurs qui tendent automatiquement à diminuer la natalité et à augmenter la mortalité lorsque les animaux deviennent trop nombreux par rapport à leurs ressources alimentaires (et vice versa lorsqu'ils sont clairsemés). Par exemple, la mortalité due à des phénomènes externes, comme les prédateurs, les maladies, les parasites ou la famine, tend à augmenter lorsque les populations atteignent une haute densité. Celle-ci modifie aussi le comportement des animaux, de telle sorte qu'ils pratiquent l'infanticide, retardent le moment de la reproduction et deviennent plus agressifs. Ces réponses comportementales, associées aux facteurs externes mentionnés, conduisent donc généralement à réduire la population d'une espèce animale donnée, diminuant ainsi la pression sur ses ressources alimentaires avant qu'elles ne soient épuisées.

Néanmoins, certaines populations animales se sont elles-mêmes condamnées à l'extinction en détruisant totalement leurs ressources. Vingt-neuf rennes ont été introduits en 1944 sur l'île de Saint Matthew dans la mer de Béring. Ils s'y sont multipliés jusqu'à ce qu'en 1963 leurs descendants atteignent le nombre de six mille. Mais ces animaux se nourrissent de lichens à croissance lente. Sur l'île de Saint Matthew, la population de ce végétal n'a pas eu la possibilité de se régénérer, à la suite du broutage par le renne, car il était impossible à ce dernier de migrer. Lorsque survint en 1963-1964 un hiver particulièrement rude, tous les animaux moururent, à l'exception de quarante et une femelles et d'un mâle stérile : cette population était donc condamnée à s'éteindre à plus ou moins brève échéance, sur cette île jonchée de squelettes. Un exemple similaire s'est produit avec l'introduction du lapin dans l'île de Lisianski, à l'ouest de Hawaï, dans la première décennie de ce siècle. En moins de dix ans, ces rongeurs se sont condamnés à l'extinction, dans la mesure où ils ont consommé toutes les plantes de l'île, à l'exception de deux pieds de volubilis et d'une planche de pieds de tabac.

Ces exemples de suicide écologique, ainsi que d'autres similaires, ont donc porté sur des populations qui ont soudainement été libérées des facteurs habituels régulant leurs effectifs. Les lapins et les rennes sont normalement la proie de prédateurs, et, de plus, les rennes se servent sur les continents de la migration comme d'un régulateur qui les fait quitter une région, de sorte que celle-ci peut régénérer sa végétation. Mais les îles de Saint Matthew et de

Lisianski n'avaient pas de prédateurs, et la migration y était impossible, de sorte que les rennes, de même que les lapins, se nourrissent et se reproduisent sans que rien ne vienne les freiner.

Or, à l'évidence, l'espèce humaine entière s'est, elle aussi, récemment affranchie des anciens facteurs limitant ses effectifs.

Nous ne sommes plus soumis aux prédateurs depuis longtemps ; la médecine du XXe siècle a considérablement réduit la mortalité due aux maladies infectieuses ; et certaines des pratiques majeures de limitation de la démographie, comme l'infanticide, la guerre chronique et l'abstinence sexuelle, sont devenues socialement inacceptables. La population humaine mondiale double maintenant à peu près tous les trente-cinq ans. Certes, cela ne représente pas une vitesse d'accroissement démographique aussi élevée que celle du renne à Saint Matthew. L'île Terre est plus grande que l'île de la mer de Béring, et certaines de nos ressources sont plus renouvelables que les lichens (mais ce n'est pas le cas de toutes, comme le pétrole notamment). Toutefois, l'enseignement fourni par le cas du renne à Saint Matthew reste à prendre en considération : aucune population ne peut croître indéfiniment.

Les problèmes écologiques que nous affrontons actuellement ont des précurseurs connus chez les animaux. A l'instar de nombreux prédateurs à large spectre, nous exterminons certaines des espèces que nous prenons comme proies lorsque nous colonisons un nouveau milieu ou acquérons de nouvelles capacités de destruction. Et, à l'instar de certaines populations animales qui ont soudainement échappé aux anciens freins pesant sur leur essor démographique, nous risquons de nous auto-détruire en sapant la base de nos ressources. Que penser de la théorie selon laquelle nous étions dans un état d'équilibre écologique relatif avant la révolution industrielle, date à laquelle nous aurions entrepris d'exterminer les espèces autour de nous et de surexploiter notre environnement ?

C'est donc à ce mythe d'un âge d'or de l'espèce, au cours duquel l'homme aurait été un bon sauvage, obéissant à une éthique de la conservation de la nature et vivant en harmonie avec elle, que seront consacrés les derniers chapitres de notre ouvrage. Car des extinctions de masse ont accompagné chaque grande étape d'extension de l'aire de distribution occupée par l'homme au cours des dix mille dernières années et peut-être depuis beaucoup plus longtemps. Notre responsabilité directe dans ces extinctions est bien établie pour les épisodes d'expansion les plus récents et pour lesquels les preuves sont encore fraîches : l'expansion des Européens sur tout le globe depuis 1492 et la colonisation, un peu plus ancienne, des îles du Pacifique par les Polynésiens, ainsi que celle de Madagascar par les Malgaches. Les expansions bien plus anciennes, représentées par la pénétration de l'homme en Australie et en Amérique, ont été également accompagnées par des extinctions de masse, bien que les preuves de la responsabilité de l'espèce se soient, du fait de leur ancienneté, effacées en partie, ce qui rend plus délicates les conclusions à en tirer.

Surtout, rien ne vient prouver qu'il y ait eu jamais une éthique « écologiste » originelle : s'il est vrai qu'aucune population humaine de grande dimension ne s'est jamais condamnée à l'extinction en épuisant ses ressources, certaines populations isolées sur de petites îles ont eu ce comportement. Et, en ce qui concerne les populations de grandes dimensions, beaucoup d'entre elles ont détruit les bases écologiques de leurs ressources au point de provoquer un désastre économique. Les exemples les plus clairs sont fournis par la civilisation de l'île de Pâques et celle des Indiens Anasazi d'Amérique du Nord. Mais ce sont aussi des facteurs écologiques qui ont précipité les grands changements survenus dans l'Antiquité, comme les effondrements successifs du Moyen-Orient, de la Grèce et de Rome. La destruction de son milieu par l'espèce humaine, à ses propres dépens, loin d'être un phénomène récent, est depuis long-temps un facteur fondamental de son histoire.

L'exemple le plus éclairant est sans conteste l'extinction massive la plus importante, la plus dramatique aussi mais la plus controversée également, advenue en plein âge d'or supposé, il y a environ onze mille ans : la disparition de la plupart des grands mammifères d'Amérique du Nord et d'Amérique du Sud. Datant de la même époque, apparaissent les premières traces incontestables de l'occupation par l'homme des deux Amériques, en l'occurrence

les ancêtres des Amérindiens. Ce fut le plus grand épisode d'expansion géographique réalisé par l'espèce humaine depuis qu'*Homo erectus* est sorti de l'Afrique pour aller coloniser l'Europe et l'Asie il y a un million d'années. La coïncidence temporelle entre l'apparition des premiers Américains et la disparition des grands mammifères sur la totalité des Amériques, l'absence d'extinctions de masse ailleurs dans le monde à la même époque et l'existence de preuves indiquant que certains de ces animaux à présent éteints ont réellement été chassés ont conduit d'aucuns à formuler l'hypothèse de la « [guerre éclair du Nouveau Monde](#) », Selon cette interprétation, à mesure que les premiers chasseurs humains en Amérique se sont multipliés et répandus du Canada jusqu'à la Patagonie, ils ont rencontré de grands mammifères qui n'avaient jamais vu d'hommes auparavant, et ils les ont exterminés au cours de leur progression. L'hypothèse n'a cessé de faire l'objet d'une vive controverse.

Pour conclure, nous tenterons de chiffrer approximativement le nombre d'espèces que nous avons déjà poussées à l'extinction. Nous commencerons par les chiffres les plus incontestables : ceux concernant les espèces dont l'extinction s'est produite dans les temps modernes et est bien attestée, de sorte que des recherches intensives et prolongées n'ont pu effectivement déceler aucun survivant. Puis, nous envisagerons des chiffres moins bien établis. Ils sont de trois types : ceux concernant les espèces modernes dont on n'a pas vu de spécimens vivants depuis un certain temps et qui se sont éteintes avant que personne n'y ait fait attention, ceux concernant les espèces modernes qui n'ont pas encore été « découvertes » et nommées, ceux concernant les espèces que l'homme a exterminées avant l'essor de la science moderne. Sur la base de ces données, nous essaierons de comprendre les principaux mécanismes par lesquels nous exterminons les espèces animales et d'évaluer le nombre que nous exterminerons vraisemblablement encore d'ici que les jeunes générations actuelles atteignent le terme de leur vie, si l'espèce persiste dans ses comportements.

[1] Sur cet épisode, le lecteur pourra se référer à l'ouvrage de David M. Raup, *De l'extinction des espèces. Sur les causes de la disparition des dinosaures et de quelques milliards d'autres*, trad. fr. par Marcel Blanc, Paris, Gallimard, Nrf essais, 1993 (N.d.E.)